Document generated on 04/20/2024 10:09 a.m.

Lurelu
La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse

Les petits destins des dessins

Raymond Plante and Philippe Béha

Volume 12, Number 2, Fall 1989

Les années ’80 : petit bilan de la dernière décennie

URI: https://id.erudit.org/iderudit/12471ac

See table of contents

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (print)
1923-2330 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Plante, R. & Béha, P. (1989). Les petits destins des dessins. *Lurelu, 12*(2), 16–17.

Tous droits réservés © Association Lurelu, 1989

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Les années '80

LES PETITS DESTINS DES DESSINS

par Raymond Plante
avec la complicité de Philippe Béha

J'écris en images. Je veux dire par là qu'entre chaque mot que j'écris j'imagine des lumières, des couleurs, des formes, des bonshommes et des bonnesfemmes. Bref, de la vie avec ses mouvements d'émotions. Entre les mots et par eux se glissent des rires, des sourires, des tremblements, des peurs tenaces et des frissons de larmes. Pourtant, l'autre jour, les mots ne me venaient pas. Je devais parler de ceux qui souvent n'utilisent pas les mots pour jouer avec les images, de ceux et celles qui les inventent, les illustrateurs et illustratrices. Non, les mots ne me venaient pas facilement. J'aurais voulu dire combien on retrouve d'odeurs derrière les images. De quelles manières le chaud et le froid s'affrontent. Quel tintamarre font les cauchemars et les rêves quand ils s'affrontent. J'aurais aussi voulu vous dire les musiques qui naissent de certains dessins. Mais il faut avoir un vieil ancêtre en papier mâché pour exprimer tout cela. À moins que ce ne soit une grand-tante en carton. Vraiment, les mots ne me souriaient pas. Alors je me suis dit : « Philippe Béha va m'aider. Avec lui, pas besoin de faire un dessin. » Je n'oserais d'ailleurs jamais dessiner devant lui. Mais tous les deux, on peut parler, une bière à portée de la main, des saucisses et des fettucine sur la table et avec, au-dehors, une après-midi qui se met à pleuvoir sur ce juillet étonnant de soleil.

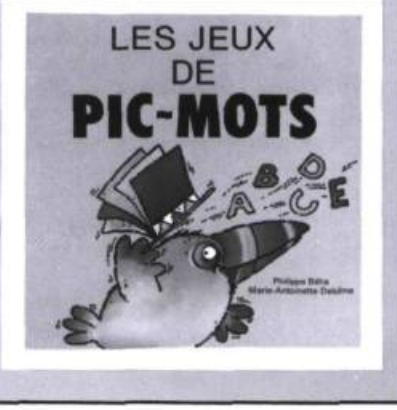
Pourquoi Philippe Béha ? Parce qu'il est incontournable, pour utiliser une expression à la mode. C'est un pilier de l'illustration du livre jeunesse des années 80. Il me fallait une fois de plus croiser ce drôle de moineau. Oui, Philippe a quelque chose de l'oiseau. Il sourit comme les oiseaux chantent. Pour rien, parce que c'est bon. Et il possède la délicatesse de ceux qui respectent la vie. Si certains de ses dessins semblent parfois agressifs, je pense que c'est sa manière de défendre la fragilité des choses. La fragilité qu'il connaît.

Pourquoi Philippe Béha ? Parce qu'il a dessiné au moins quatre-vingts livres pour les jeunes, parce qu'il a remporté deux fois le prix annuel du Conseil des Arts, et parce qu'il ne dit jamais du mal des autres. Il fait son bonhomme de chemin en saluant le talent et la beauté quand il les rencontre, et en leur rendant hommage d'un trait de plume ou d'un éclat de couleur. Vous comprendrez que, dans les lignes qui suivent, je ne cite pas Philippe. Mais ce que j'écris est un alliage de ce que je pense et aussi de ce qu'il m'a dit. C'est la somme d'une complicité.

Le prix de littérature de jeunesse du Gouverneur général du Canada

Le prix le plus convoité lorsqu'on illustre des livres pour enfants reste certainement celui du Gouverneur général (autrefois « Prix du Conseil des Arts »). Maintenant accompagné d'une bourse de 10 000 $, il souligne l'oeuvre exceptionnelle d'un illustrateur ou illustratrice. Voici d'ailleurs la liste des récipiendaires de ce prix depuis que les illustrations ont leur droit de cité :

1977 : Claude Lafortune, *L'Évangile en papier ;*
1978 : Ginette Anfousse, tant comme auteure que comme illustratrice de *La Varicelle* et *La Chicane ;*
1979 : Roger Paré, *Une fenêtre dans ma tête ;*
1980 : Miyuki Tanobe, *Les Gens de mon pays ;*
1981 : Joanne Ouellet, *Les Papinachois ;*
1982 : Darcia Labrosse, *Agnès et le singulier bestiaire ;*
1983 : Philippe Béha, *Petit ours ;*
1984 : Marie-Louise Gay, *Drôle d'école*, (cette année-là, Marie-Louise Gay a aussi gagné le prix du côté anglophone pour *Lizzy's Lion*) ;
1985 : Roger Paré, *L'Alphabet ;*
1986 : Stéphane Poulin, *Album de famille* et *As-tu vu Joséphine ?* ;
1987 : Darcia Labrosse, *Venir au monde ;*
1988 : Philippe Béha, *Les jeux de Pic-Mots.*



D'abord la Courte Échelle

Avant, il y avait bien sûr quelques illustrateurs, des éditeurs aussi. Mais ces derniers ne croyaient pas toujours en la vertu de l'illustration couleur. Et, il faut bien le dire, les livres étaient vieillots. C'est la Courte Échelle qui, en premier, a mis le feu aux poudres à la fin des années 70. Sous le nom du Tamanoir, le public a pu connaître les premiers Pichou de Ginette Anfousse et les aventures extravagantes, écrites par Bertrand Gauthier. C'est de ce souffle que Marie-Louise Gay et Tibo sont apparus.

Ces premiers albums n'étaient pas toujours parfaits. On tentait souvent des expériences avec des formats peu adéquats avec notre marché, des histoires un peu lourdes aussi ; mais il reste qu'en prenant des risques la Courte Échelle renouvelait d'un coup la littérature enfantine. Et, surtout, donnait aux autres éditeurs le goût de l'imiter. On devait s'imaginer qu'il y avait une fortune à faire dans l'album destiné aux tout-petits. Soudainement, une ribambelle de maisons d'édition ont mis sur pied une ou plusieurs collections d'albums avec plus ou moins de succès. Pourquoi ? Parce que l'aventure des albums exige des attentions particulières. Il faut soigner le texte, l'image, être près des enfants, ouvrir ses oreilles aux critiques de ceux et celles qui vivent auprès des jeunes. Bref, il faut investir beaucoup de temps, d'énergie, de talent, de bonne volonté, de fantaisie et d'argent. La fabrication d'un album couleur coûte plus cher que la fabrication d'un roman.

Sur le plan financier, l'aventure s'est avérée fort périlleuse. Ainsi une maison comme Ovale, malgré une production de haute qualité imaginative, a dû réduire grandement ses activités. Les autres éditeurs, à l'exception d'Héritage qui publient plusieurs livres en traduction ou en coédition, Raton Laveur et Mille Roches qui font encore leurs premiers pas, ont peu à peu

Association des illustrateurs et illustratrices du Québec

Comme d'autres artistes, les illustrateurs et illustratrices ont senti le besoin de se réunir en une association. Évidemment, cela devait se faire dans l'ébullition des années 80. C'est donc en 1982 que, après avoir mijoté leur projet, Suzanne Duranceau (la première présidente), Stéphan Daigle, Daniel Sylvestre, Luc Normandin, Mireille Levert, Darcia Labrosse, Michèle Lemieux, Michel Garneau, André Boisvert et Normand Cousineau fondaient cette association.

Chez les artistes, les regroupements sont souvent importants pour établir entre eux certaines normes de travail. Le *Répertoire* publié par l'association a aussi son importance. Les éditeurs peuvent y trouver les gens qu'ils peuvent engager.

cessé de faire des albums. Les éditions du Boréal, avec les séries « Madeleine » et « Dominique », poursuivent leur chemin, mais elles n'ont pas encore véritablement pris leur envol. Les albums des éditions Tisseyre paraissent également à un rythme irrégulier.

Les livres-jeux et les séries

Depuis le milieu des années 80, d'autres maisons ont carrément réorienté leur approche. Ainsi est apparu le livre-jeu, d'abord à la Courte Échelle encore, puis à d'autres maisons d'édition comme Ovale et, plus récemment, La Chouette. Le livre-jeu devenait, en somme, un moyen efficace de rejoindre les enfants sur leur terrain (de jeu !). Le projet est plus gros, l'histoire écrite moins importante, mais l'enfant peut apprivoiser le livre en s'amusant. Certains illustrateurs trouvent ici leur paradis ; d'autres pas. Le livre-jeu, étant un projet très coûteux, n'est évidemment pas accessible au premier venu.

Du côté de l'album, les portes se sont peu à peu refermées. Ne restent souvent que les séries. Plusieurs maisons d'édition ne jurent que par cette veine. Il faut cependant admettre qu'ici encore les portes ne sont pas ouvertes à tout le monde. Les illustrateurs d'expérience peuvent y trouver leur compte. Pour ceux qui en ont moins, l'accès à ce nouveau paradis est moins facile.

En ce qui concerne l'album tout seul, celui qui veut simplement se détacher des autres parce qu'il est un tout, peu d'éditeurs québécois s'y intéressent vraiment. Bien sûr, un album peut paraître de temps en temps, mais il ne fait pas vraiment partie d'un grand projet ou d'un réelle volonté d'édition.

La mode est aux romans de poche...

En cette fin de la décennie, il faut bien se rendre compte que la mode est aux romans, et, plus particulièrement, aux romans de poche. Pour les maisons d'édition, publier un roman — qu'il ne comporte qu'une illustration sur la couverture ou qu'il soit aussi illustré en noir et blanc — est beaucoup moins onéreux que de faire paraître un album. Pour l'illustrateur, ce travail n'a pas la même dimension. Même si ce travail peut être un défi passionnant, l'illustrateur reste « celui qui ajoute » quelque chose à une oeuvre presque terminée sans lui. Sur un plan plus positif, il faut dire que l'illustration de romans est peut-être la petite porte qui permettra à de nouveaux illustrateurs de se faire les dents.

... et aux textes d'illustrateurs

Enfin, il semble bien que les illustrateurs qui savent raconter une histoire en peu de mots ont actuellement plus de chances de percer. Des éditeurs comme Toundra publient depuis longtemps des albums dans lesquels le texte reste accessoire ou simplement prétexte à l'expression du talent d'un illustrateur. Les *Joséphine* de Stéphane Poulin sont évidemment l'exemple le plus frappant de cette mode.

D'un autre côté, plusieurs éditeurs de Toronto se sont sensibilisés au marché des albums. Ils ont compris qu'il y avait un certain profit à faire en publiant des histoires dessinées et écrites par les illustrateurs en anglais et en français. Le marché canadien est évidemment plus vaste. Reste à savoir si les livres français seront vraiment bien distribués au Québec. Pour ce qui est du texte, un illustrateur peut être un bon conteur. L'écriture est un domaine de liberté.

Un grand bassin d'illustrateurs de talent

En conclusion, nous pourrions dire que les années 80 ont fait connaître un immense bassin d'illustrateurs et illustratrices de talent. Plusieurs sont même de calibre international. Pensons à Michèle Lemieux qui, avouons-le, a fait son chemin toute seule vers l'Allemagne, le Japon et les USA, Mireille Levert, Stéphane Poulin qui va rafler des prix un peu partout, Roger Paré dont les livres-jeux sont aussi publiés par Hachette, Suzanne Duranceau, Darcia Labrosse, Hélène Desputeau, Marie-Louise Gay... Béha lui-même... et j'en oublie.

Soulignons en passant que les albums des années 80 ont secoué l'édition scolaire. Prenez un livre de français de maintenant et vous vous rendrez compte qu'il est beaucoup moins austère qu'il y a quelques années. La même réflexion s'applique aux livres de toutes les autres matières. Les illustrateurs y ont mis leur grain de sel et leur sourires couleur.

Il ne reste qu'à souhaiter que les éditeurs retrouvent le goût de l'aventure. Il y a ici une foule de magiciens et magiciennes qui ne demandent qu'à faire sortir un monde de leurs boîtes à couleurs.

Le concours d'illustrations Culinar

De 1981 à 1988, la compagnie Culinar commanditait le concours d'illustrations que dirigeait Communication-Jeunesse. Chaque année, lors d'une exposition des meilleures oeuvres présentées au concours, on couronnait un lauréat dans la catégorie « professionnel », un autre dans la catégorie « relève » et les dessins d'un autre participant étaient choisis par un jury d'enfants. Des illustrateurs et illustratrices de qualité s'y sont révélés. Pour vous en donner une idée, voici donc la liste des gagnants et gagnantes :

1981 : Suzanne Duranceau (pro), Renée Grégoire (rel), Philippe Béha et Marie-Louise Gay (enf);

1982 : Philippe Béha (pro), Serge Déry (rel), Daniel Sylvestre et Jean-Christian Knaff (enf) ;

1983 ; Renée Grégoire (pro), Jacqueline Roy (rel), Stéphane Poulin et Lucie Duclos (enf) ;

1984 : Stéphane Poulin (pro), Françoise Barraud (rel), Sheldon Cohen (enf) ;

1985 : Anik Lafrenière (pro), Louise Martel (rel), Robert Bigras (enf) ;

1986 : François Caumartin (pro), Jean Hudon (rel), Alain Provost (enf) ;

1987 : Mireille Levert (pro), Mathilde Beausoleil (rel), Jean-Paul Eid (enf) ;

1988 : Michèle Lemieux (pro), Geneviève Côté (rel), Alain Longpré (enf).

Le valet de pieds de Stéphane Poulin, 1984.